

qui n'a pas oublié sa puissance. Je n'ai vu nulle part plus de dignité dans les gestes, dans les attitudes et dans les visages, plus de noblesse alliée à plus de bonne grâce dans les classes élevées, plus de fierté avec plus de politesse dans les inférieures.

Mais si la fierté des Espagnols tient à des qualités sérieuses, elle emprunte aussi quelque chose à leurs défauts. Je l'ai dit plus haut, l'Espagnol s'admire beaucoup lui-même. Cet amour exagéré de sa personne a l'inconvénient de le cantonner trop étroitement dans ses vieux usages, dans ses préjugés rétrogrades, et de le rendre moins accessible au progrès, ce grand mot qui en Espagne ne désigne qu'une petite chose, c'est-à-dire une coterie politique, quand il devrait être le mot d'ordre et de ralliement de la nation tout entière. Quoi qu'il en soit, et quand on ne cherche, comme je l'ai fait pendant mon rapide voyage, que les impressions extérieures, rien de plus curieux à observer que ces allures du caractère espagnol qui se trahit, quoi qu'il fasse, dans tous les actes de sa vie discrète et monotone. Par exemple, un Espagnol, en présence d'un étranger, n'a jamais l'air de douter que l'Espagne ne soit la première nation du monde. Ce sentiment est remarquable surtout chez les hommes de la classe inférieure, où il semble, suivant le mot d'un observateur judicieux, que la dignité de l'homme s'élève à mesure que son rang descend. On dirait que la livrée elle-même ne couvre chez eux que des sentiments généreux et désintéressés. Notre spirituel collaborateur, M. Barrière, racontait fort plaisamment, il y a quelques jours, une avanie qui lui fut faite au musée de Berlin ; on voulut retenir son chapeau comme garantie du pourboire exigé par les gardiens galonnés. Au musée de Madrid, un homme à qui j'offrais une gratification me répondit poliment, mais avec un geste de sénateur : « Vous êtes ici, monsieur, dans le palais de la reine ! » Je m'inclinai devant ce Romain. Ils ont d'ailleurs un mot qui répond à tout : *Somos Españoles*. Si vous les louez d'une bonne action ou d'un trait de courage, leur orgueil habile se retranche derrière le mérite de la nation elle-même. Nous sommes Espagnols ! Cela veut dire qu'ils acceptent l'éloge, mais qu'ils en partagent l'honneur avec le pays. Quelles que soient les différences, les jalousies et même les

haines qui séparent entre elles les provinces de la monarchie, soyez sûr qu'il y a le principe d'une centralisation vigoureuse dans ces seuls mots : *Somos Españoles*. Ce cri, la vanité le pousse bien souvent ; mais la politique doit le recueillir, et la civilisation en profiter !

Un des plus singuliers symptômes de ce patriotisme exclusif qui a cours dans les rangs inférieurs du peuple espagnol, c'est l'apparent mépris qu'ils professent pour les gens qui ne parlent pas correctement leur langue nationale ;

Barbarus hïc ego sum quia non intelligor illis...

J'ai pu faire, dans l'Espagne de 1846, la même remarque que faisait, il y a dix-huit siècles, le poëte Ovide relégué chez les Scythes du Pont-Euxin. Une fois les Pyrénées franchies, ne comptez plus en effet sur ces mille complaisances par lesquelles les Parisiens et en général les gens du Nord attirent et séduisent les étrangers. Une partie de l'achalandage de Paris est fondé sur le talent avec lequel les marchands font mine de comprendre et en réalité devinent les idiomes les plus ingrats, malgré leur incorrigible maladresse à les parler. Mais en Espagne un homme qui ne sait pas l'espagnol est naturellement au-dessous de celui qui le parle, et j'ai souvent surpris ce sentiment, qui se trahissait par un sourire de supériorité satisfaite, chez de simples postillons ou *majorals* à qui j'essayais de faire comprendre ma pensée dans le plus magnifique baragouin. Ces gens me regardaient comme un être tombé de la lune.

J'ai parlé de la politesse espagnole. Ce n'est pas même chose que la prévenance, sorte de mérite qu'ils n'ont pas. Leur politesse tient à un sentiment que j'ai vu partout dominant dans le pays que j'ai parcouru, le respect au moins apparent de soi-même. Quels que soient le fond des âmes et le secret caché dans les replis du cœur, l'homme extérieur a toujours les allures de la courtoisie et les dehors de l'urbanité. Mais ces dehors couvrent, on ne peut en douter, un orgueil et une personnalité inexorables. On comprend, à les voir, que des gens si polis doivent être des vengeurs inflexibles de

leur honneur et de leur droit. La politesse est une sorte d'inviolabilité individuelle dont chacun s'entoure; mais sous les plis élégants du manteau il y a la pointe d'une épée et la lame d'un poignard. Le duel, quelquefois le meurtre, sont le corollaire de cette urbanité terrible à laquelle les gens du peuple eux-mêmes ne manquent jamais. Vous avez entendu parler quelquefois de brigands polis et même sensibles. La race en est espagnole. Mais d'ailleurs, polis ou non, le métier de bandit devient de jour en jour plus rare en Espagne, par une raison excellente : il coûte plus cher qu'il ne rapporte. Un bandit qui se respecte est obligé à une certaine tenue, dont les mendiants pacifiques sont exempts : il y faut le chapeau à galons, le gilet de velours, les boutons d'argent, la ceinture de soie rouge, sans parler d'une bonne lame de Tolède dans sa gaine de maroquin, de l'espingle en bandoulière et du classique manteau sur l'épaule. Un pareil costume ne rend pas ce qu'il coûte, depuis que les gendarmes, si admirablement organisés par le loyal et habile général Ahumada, couvrent les principales routes de l'Espagne. Aussi les brigands espagnols sont-ils passés à l'état de problème dont les amateurs enrégés du pittoresque cherchent vainement la solution. M. Théophile Gautier a parcouru l'Espagne entière, en 1840, sans avoir eu le bonheur de faire une seule rencontre un peu épouvantable. Récemment encore, à Madrid, les gens qui aiment à plaisanter (on voit que je veux parler des Français) racontaient que M. Alexandre Dumas s'était mis en quête d'une bande de brigands encore existant, disait-on, sur les terres du duc d'Ossuna, et qu'il avait obtenu de cet aimable seigneur la promesse d'une belle aventure. Je ne sais si l'attaque dont M. Dumas et ses compagnons ont été l'objet, une nuit qu'ils revenaient de Tolède, se rattache à cette plaisanterie; mais le récit que j'en ai lu m'a médiocrement convaincu que l'aventure fût sérieuse. Tout ce qu'il m'a été possible d'en conclure, c'est que les brigands qui ont attaqué M. Dumas étaient de l'espèce polie; car, voyant qu'ils dérangent notre spirituel compatriote, ils se sont éloignés. Ceci, vous le voyez, monsieur, rentre dans mon sujet.

Tels sont donc les principaux caractères de la physiono-

mie extérieure du peuple espagnol, de celle qu'une observation rapide permet de saisir : une fierté contenue, mais réelle, une politesse générale fondée sur une personnalité jalouse et irritable, une grande confiance en soi qui s'exalte dans les circonstances extraordinaires, mais qui n'est habituellement ni fanfaronne ni bavarde ; la sobriété, la patience, la réserve prudente ou hautaine, une sorte de mutisme oriental que Voltaire attribue à cette crainte héréditaire de l'Inquisition qui entretenait le soupçon jusqu'au sein des amitiés les plus intimes ; et enfin, si de ces habitudes en quelque sorte morales de la physionomie espagnole nous passons à ses traits physiques, l'Espagne, quoi qu'on ait pu dire de ce dépérissement manifeste de quelques tiges détachées du vieux tronc aristocratique, l'Espagne est encore le pays des beaux hommes. A la vérité, ce cachet de beauté sévère se rencontre surtout dans les rangs de l'armée espagnole, où le simple soldat joint à une qualité bien rare dans nos contrées septentrionales, à la régularité des traits, une autre qui ne l'est pas moins dans le Midi, la mâle gravité du maintien. On peut étudier ce type admirable, non-seulement dans les hauts rangs de l'armée, où il est relevé par l'éclat d'ailleurs excessif des décorations et des uniformes, mais sur le seuil de la caserne et sous la guérite du factionnaire. Partout le soldat espagnol a ce caractère de beauté sérieuse, de gravité martiale et de vigueur physique qui distingue les races militaires. On comprend que ces hommes sont nés pour la guerre, c'est-à-dire à la fois pour l'obéissance et pour l'action, capables d'élan et de discipline, et on ne s'étonne plus que le général Narvaez ait pu mettre sur pied, en si peu de temps, une armée d'une apparence si respectable et d'un esprit si excellent. Je voudrais toutefois que dans un pays où les simples soldats ont l'air, plus que partout ailleurs, d'avoir leur bâton de maréchal dans la giberne, la constitution de l'armée fût plus largement démocratique ; j'ai vu parfois avec surprise, à la tête d'escadrons magnifiques, des jeunes gens à peine sortis de l'enfance, et qui auraient pu figurer autrefois avec avantage à la tête de *Royal-Bonbon*. Je m'empresse d'ajouter que ces anomalies sont rares, et c'est bien au contraire parmi les officiers infé

rieurs de l'armée espagnole qu'il faut chercher le plus beau type de la race. Je veux rappeler à ce propos quelques lignes d'un récit du *Quarterly Review*, citées dans la *Revue britannique*, d'où l'on conclura sans doute que je n'ai pas mis mes impressions personnelles, dans cette circonstance plus que dans les autres, à la place de la réalité : « La première fois que j'aperçus les troupes de la reine, dit le narrateur (c'était pendant la guerre civile), leur mauvais équipement me surprit. En les observant de plus près, je reconnus que les forces physiques des soldats et l'énergie de leur nature ne demanderaient qu'à être bien guidées pour enfanter des conquêtes. Leur beauté personnelle est en général fort remarquable, chez les officiers surtout. On ne peut s'empêcher de s'arrêter devant ces physionomies expressives, ces traits fins, aux contours délicatement fermes, ces fronts hautains qui s'élèvent pour ainsi dire à pic, cet air impérieux et contemplatif, ces grands yeux noirs et mélancoliques, ces sourcils et ces moustaches d'un ébène si éclatant, d'une forme si délicate, que vous les auriez crus tracés par le crayon d'un artiste. »

J'ai dit que l'Espagne est le pays de la beauté physique, et cependant je n'ai pas parlé des femmes. Voici les motifs de cette réserve : J'ai vu à Madrid, pendant les quinze jours que j'y ai passés, des réunions brillantes, bals, concerts, festins splendides, dont j'épargne l'énumération et le détail à nos lecteurs. Je n'y ai pas vu la société. Dans ces représentations presque officielles, la société pose comme un régiment à la parade ; elle ne livre pas son secret. Pour le surprendre, il aurait fallu la pénétrer dans le mystère un peu oriental de ses habitudes ; il aurait fallu se faire ouvrir ces portes derrière lesquelles se cache la famille, où l'amitié elle-même se retranche, discrète et soupçonneuse. Le temps m'a manqué pour cette épreuve. Je m'arrête donc avec respect devant le seuil de cette vie intime que je n'ai pu franchir. Beaucoup en ont parlé, je le sais, qui ne la connaissaient pas mieux que moi. Un honnête voyageur allemand commence ainsi un chapitre consacré aux femmes espagnoles : « Si les hommes se distinguent ici par le caractère, les femmes se font remarquer par le tempérament. » Ceci était écrit en 1802. Je me refuse à

croire que ce soit le dernier mot de la sociabilité espagnole en 1846. Ceux qui connaissent l'Espagne, et surtout Madrid, ont eu beau me dire que rien n'était changé dans les mœurs de la société depuis quarante ans ; que l'éducation des femmes était détestable, étrangère à toute instruction sérieuse, livrée, pour tout frein, aux pratiques les plus minutieuses de la *dé-votion aisée*, ce mensonge de la vraie piété, qui permet d'accorder ensemble des devoirs faciles et d'irrésistibles instincts, qui mène de front la messe et l'amour, le confesseur et le *cortejo* : voilà ce qu'on m'a dit. Mais comment concilier cette opinion, qu'inspire en général aux voyageurs étrangers l'étude un peu suivie de la société espagnole, avec ce singulier ascendant que les femmes y exercent visiblement ? Il n'est pas de contrée au monde, ceci n'est plus en question, où l'influence de la femme, autrefois plus esclave que partout ailleurs, soit aujourd'hui plus réelle qu'à Madrid ; et il n'est pas nécessaire d'assister aux drames plus ou moins voilés de la vie intime pour y trouver la preuve de cette domination incontestable. Il suffit de sortir de chez soi ; il suffit de voir avec quel abandon plein de dignité, de grâce et de pudeur les femmes espagnoles livrent, à la vue et à l'admiration du public, cette beauté proverbiale qui est le charme et l'honneur des rues de Madrid ; car les femmes y circulent en tout temps, la tête nue, le front découvert, avec une confiance et une fierté toutes castillanes, protégées par leur propre décence et par le respect public. En arrivant à Madrid, on croyait entrer dans le royaume des maris jaloux ; après quelques tours de promenade, on se croirait dans le pays de la femme libre.

L'Orient, qui a laissé tant de traces encore profondes au cœur de la vieille Espagne, s'est-il donc retiré tout à coup devant les femmes ? Devenues libres, de quel prix ont-elles payé leur liberté ? Devenues maîtresses de la société espagnole, est-ce leur beauté seule qui a fait les frais de l'investiture ? ou faut-il chercher à cet empire qu'elles ont conquis un fondement plus sérieux et plus solide ? Ces Espagnoles de Madrid, qui affectent une si admirable décence dans une liberté si étrange, jouent-elles une comédie publique avec cette inflexible hypocrisie qui est le fruit des éducations mystiques ; ou

bien ces femmes qui ont un si grand air avec des figures si charmantes, des yeux d'un éclat si imposant et si doux ; ces femmes qui ne prennent le bras de personne à la promenade, et que leurs élus n'abordent qu'avec une sorte de confusion et de respect, sont-elles vraiment dignes de ces hommages ? Toutes questions délicates, monsieur, et que j'ai peut-être le tort de poser, n'ayant pas le moyen de les résoudre. Aussi bien je ne vous ai pas promis des jugements, mais des impressions. De toutes celles que j'ai rapportées de ma course au delà des Pyrénées, la plus agréable est assurément la vue des femmes de Madrid, quand elles promènent au Prado le luxe charmant de leurs mantilles de dentelles, si gracieusement rattachées au peigne d'or ou d'écaïlle qui rassemble au sommet de ces têtes olympiennes leur belle et abondante chevelure. La mantille est tout ce qui reste de l'ancien costume espagnol ; mais elle suffit pour assurer aux Madrilègnes, sur les femmes de tous les pays (j'entends à la promenade), une supériorité de grâce indisputable. A Madrid, auprès de la plus simple mantille, le plus beau chapeau de Paris, sur la plus jolie tête, a toujours l'air de coiffer une laide. La mantille, au contraire, accompagne admirablement ces beaux yeux brillants comme des escarboucles, ces traits nobles et fins où se peint l'esprit de domination domestique, ces bouches railleuses et discrètes, ces lèvres vermeilles, ces tailles si souples et si élégantes, ces allures si vives et « ce port de déesses, marchant sur les nues, » a dit Saint-Simon ; en un mot, tous ces dons naturels et tous ces artifices ingénieux qui forment l'ensemble à la fois sévère et provoquant de la beauté espagnole.

Ce serait ici le lieu de remarquer peut-être que l'influence des femmes, si elle est de date assez récente dans la vie privée des Espagnols, n'a jamais été contestée dans la vie publique et dans les grandes affaires. Le droit des femmes à succéder à la couronne était, avant Philippe V, une loi de l'État, aussi vieille que la monarchie, et confirmée, si j'ai bonne mémoire, dans les *Partidas* d'Alonzo X, surnommé le Sage, et bien plus encore par les faits eux-mêmes. Et, en effet, quel avait été le droit de la maison d'Autriche, et plus tard, quel fut celui qu'invoqua la maison de Bourbon, si ce n'est le droit

de succession féminine ? Philippe V, qui devait le trône à cette loi, la suspendit ; et, chose singulière ! le droit des femmes fut mis en question précisément sous le règne où leur influence parut le plus irrésistible. Philippe V voulait-il se venger, sur le vieux droit espagnol, de la princesse des Ursins et d'Élisabeth de Parme ? Quand les Cortès de Cadix, en 1812, et plus tard le roi Ferdinand VII, rétablirent cette antique loi que la désuétude n'avait pu atteindre, ce n'est pas seulement à la législation fondamentale de la monarchie qu'ils rendirent hommage ; ils se montrèrent vraiment politiques en faisant cette concession aux vieilles mœurs de l'Espagne. Disons-le : si orageuse qu'ait été l'épreuve de ces quinze dernières années pour la royauté espagnole, aucun prince mineur n'aurait traversé avec moins d'obstacles et moins de dangers ces temps difficiles que ne l'a fait la jeune reine Isabelle, protégée par ce respect loyal et ce dévouement chevaleresque qui sont aujourd'hui la plus solide base de son trône.

D'où vient maintenant, monsieur, car il faut finir, d'où vient que tant de qualités supérieures, tant de nobles instincts, tant de souvenirs de gloire et de puissance, tant de ressources et de richesses naturelles, une si admirable situation géographique, une si longue et si incroyable prospérité, une domination si vaste, n'ont abouti qu'à cette détresse des soixante dernières années, qui pour beaucoup ressemble à une décadence, et n'est pourtant, il faut le croire, qu'une halte sur la limite qui sépare l'ancien régime du nouveau ? D'où vient cela ?

L'Espagne a éprouvé plus de peine qu'aucune autre nation de l'Europe à franchir cette limite, par beaucoup de causes. J'en veux signaler une seule. L'Espagne, à peine affranchie de la domination des Maures, presque tombée en barbarie pour avoir chassé ceux qu'elle appelait barbares, a eu cette fortune insigne de découvrir un monde qui a suppléé, pendant deux siècles, aux mécomptes de son activité et de son industrie. Partout ailleurs, les nations s'enrichissaient à la sueur de leur front ; l'Espagne, avec une poignée de soldats et de prêtres, quelques livres de poudre et d'encens, mettait la main sur les plus riches trésors du monde, et encaissait,

avec l'avidité d'un joueur heureux, la recette des deux Amériques. Elle fit alors comme ce propriétaire imprudent qui, ayant une année d'abondance, établirait sa maison sur le pied de ce produit extraordinaire. La conquête de l'Amérique a été la bonne année de l'Espagne; elle lui a donné une confiance qu'aujourd'hui même, malgré de cruelles leçons, l'Espagne n'a pas perdue; d'autant plus qu'à la confiance trompeuse inspirée par cette espèce de mirage du passé, toujours présent à ses regards pour les fasciner et les éblouir, se joint la présomption non moins décevante du caractère national. Il y a des riches ruinés qui deviennent fous. Leur folie consiste à se croire toujours riches. Tous les navires chargés de denrées qui entrent au Pirée leur appartiennent. Douce erreur! s'écrie Horace; funeste égarement, dirai-je à mon tour, quand c'est celui d'un peuple entier. On a calculé que, sous le règne de Philippe II, la domination espagnole s'étendait sur plus de trois mille lieues de côtes, et qu'en un peu plus de deux siècles, de la fin du quinzième au commencement du dix-huitième, elle avait retiré de l'Amérique la valeur de vingt-cinq milliards de notre monnaie. Et pourtant, en 1604, Philippe III, le même qui mourut, dit-on, victime de cette folle et puéride religion de l'étiquette monarchique, dont le grand prêtre était à Madrid, Philippe III n'eut pas de quoi payer son armée des Pays-Bas, dont trois mille hommes passèrent sous les drapeaux de Maurice; et, au dernier siècle, Voltaire faisait remarquer que le revenu du gouvernement espagnol ne s'élevait pas à cent millions de piastres, et sa population à sept millions d'habitants. Le déchet était évident. L'Espagne n'a pas voulu y croire. En vain son territoire se dépeuplait; en vain ses rois firent-ils des édits extravagants, comme d'accorder la noblesse aux cultivateurs, pour rendre aux terres incultes la valeur que leur avait donnée l'admirable culture des Mauresques, deux fois chassés: la première par les armes, c'était la bonne, la seconde par l'intolérance. Cette seconde expulsion coûta plus à l'Espagne que la révocation de l'édit de Nantes, cette autre folie d'un despote plus sérieux, ne devait coûter elle-même à la France.

Malgré tout, l'Espagne s'obstina longtemps à croire à sa

puissance, et même à sa richesse; et aucun peuple n'entra plus tard dans les voies que la bienfaisante philosophie du dix-huitième siècle ouvrait partout à la science du gouvernement, aux efforts de l'économie politique et aux réformes de la sociabilité. Pendant que ces docteurs admirables, Voltaire, Rousseau, d'Alembert, agitaient et fécondaient le monde, l'Espagne, accroupie entre le trésor des Indes vide et le tribunal toujours occupé des inquisiteurs; l'Espagne, n'ayant pas de révolution à faire contre l'aristocratie dans un pays où les édits royaux avaient donné la noblesse aux conducteurs de charrue et aux valets de ferme, n'en voulant pas faire contre le clergé régulier, dont les couvents nourrissaient le bas peuple, et lui rendaient par l'aumône ce qu'ils lui enlevaient par la mainmorte; l'Espagne enfin, ainsi pétrifiée dans l'admiration stérile de sa grandeur passée, que vouliez-vous qu'elle devînt, monsieur, sans la révolution française, qui encore, pour se faire entendre au delà des Pyrénées, a été obligée de tirer le canon? C'est ainsi que le dix-huitième siècle est entré en Espagne. L'Espagne a combattu héroïquement les hommes qui l'apportaient : elle a gardé les idées. Ces idées germent; la moisson se fera comme elle s'est faite en France, non sans peine, en dépit des résistances du vieil esprit. J'ai vu partout en Espagne le mot de *Constitution* inscrit sur les édifices publics. C'est l'enseigne du régime nouveau. L'enseigne est beaucoup, mais il faut que la marchandise soit bonne. L'ancien régime a, pendant trois siècles, trompé l'Espagne sur ses vraies ressources : le nouveau doit lui dire la vérité sur les causes réelles de sa misère. Pour l'Espagne, le vrai remède au mal, c'est de se connaître. C'est pour elle qu'a été dit le mot de Socrate.

Et puisque j'ai mis en présence l'ancien esprit et l'esprit nouveau, l'Espagne de l'absolutisme et celle de la liberté, permettez-moi un souvenir par lequel je veux terminer cette longue lettre. Un jour que je passais sur la route de Burgos à Lerma, je vis (*horresco referens!*) un vieux paysan, accroupi dans un champ de maïs, et qui se faisait rendre par un enfant, debout derrière lui et les deux mains dans ses cheveux blanchis, ce genre de service que les mères seules,

dans nos campagnes, rendent à leurs enfants en bas âge. L'enfant faisait son office avec une distraction visible. Derrière lui, une tour en maçonnerie s'élevait sur un monticule, et semblait agiter de grands bras noirs qui se dessinaient sur l'azur du ciel. C'était le télégraphe qui fait communiquer Paris et Madrid par Bayonne, le lien visible de deux gouvernements libres, le silencieux intermédiaire de deux tribunes; et, tout en remplissant son devoir de fils, l'enfant attachait ses yeux à la mystérieuse machine avec une sorte de curiosité inquiète, ardente et prophétique. Peut-être mon imagination, en ce moment bercée par le mouvement rapide d'une chaise de poste, fit-elle les frais de ce rapprochement; mais il me sembla voir en présence deux civilisations, deux époques, presque deux peuples différents : l'un représenté par ce vieillard indolent, sale et absolu; l'autre, qui avait pour symbole cet adolescent à l'œil vif, au front pur, au teint fauve et ardent, et qui, attaché à cette besogne honteuse comme à une glèbe servile, de son regard d'enfant semblait entrevoir et respirer l'avenir.

Le vieillard, monsieur, c'était l'Espagne absolutiste, intolérante et routinière; l'enfant, c'était l'Espagne nouvelle!

IX

LES COURSES DE TAUREAUX A MADRID.

Madrid, le 16 octobre 1846.

..... Toute l'Europe s'occupe de l'Espagne en ce moment, monsieur¹, et l'Europe ne sait pas que la chose dont l'Espagne s'occupe le plus de son côté, ce sont les combats de taureaux. Le mariage de la reine a paru une excellente occasion

¹ Le directeur du *Journal des Débats*.

de jeter sur *la place* quelques centaines de ces terribles animaux, escortés de leurs quadrilles, et Madrid s'est naturellement distingué dans ce concours de la tauromachie appliquée à la manifestation de la joie publique. Outre sa course (*corrida*) ordinaire de chaque lundi, qui réunit de douze à quinze mille spectateurs au cirque de la porte d'Alcala, Madrid donne en ce moment un série de représentations extraordinaires qui comprennent trois jours (la course est double chaque jour), et auxquelles assistent plus de trente mille spectateurs.

Faites le compte, monsieur, et dites-moi si un peuple qui peut faire une pareille dépense de son loisir et de son argent est un peuple qui doit causer tant de soucis aux politiques. Mais passons. Nous sommes au milieu des fêtes. La fête dure depuis dix jours presque sans interruption, même la nuit, si ce n'est quand le vent d'autan se met de la partie et souffle sur les splendides illuminations de la ville. Si ce peuple cache au fond de son cœur des pensées sinistres et des projets révolutionnaires, comme c'est l'avis de quelques écrivains de Londres et de Paris, il fait absolument comme le tyran bien connu de nos anciens mélodrames, « il dissimule ; » mais ce n'est pas, en ce moment du moins, pour mieux feindre ; c'est pour s'amuser. Occupons-nous donc, comme lui, de ses plaisirs.

Il n'y a, monsieur, entre un combat de taureaux tel que j'en ai vu successivement deux au cirque de la porte d'Alcala, et la représentation de ce jour, aucune espèce de rapports, du moins pour moi. L'un est une affreuse boucherie, l'autre un magnifique coup d'œil. Le cirque d'Alcala, c'est l'abattoir à l'état de spectacle. Le combat de la place Mayor, c'est une grande et curieuse manifestation de pompe royale et d'empressement populaire ; c'est une arène ouverte à la force, à l'adresse et au courage des hommes et des chevaux. Les courses de la place Mayor s'appellent royales (*funzion reale*) ; elles n'ont lieu que dans un petit nombre de circonstances déterminées, l'avènement, la majorité et le mariage du roi ou de la reine, deux ou trois fois dans le cours des plus longs règnes. La cour et la ville en font les frais ; mais, si j'en crois l'immense concours qu'attirent ces fêtes et le prix que se payent les moindres places, la recette doit dépasser de beaucoup

la dépense. Tous ces revenus de la tauromachie reçoivent du reste l'emploi le plus honorable : ils servent à l'entretien des hôpitaux. Ce qui vient du peuple retourne au peuple ; ce que son désœuvrement a donné, sa vieillesse ou sa pauvreté le recueillent. Rien n'est plus sagement conçu et plus libéralement accompli. Mais il faut voir, monsieur, les alentours de la place Mayor et la place Mayor elle-même au moment de la fête. Imaginez d'abord qu'une ancienne tradition assure à la ville le privilège de disposer, au profit de la course, de toutes les fenêtres des maisons qui donnent sur cette place, laquelle forme un carré long et a une étendue immense. Imaginez que toutes les boutiques du rez-de-chaussée, qui sont fort nombreuses, sont condamnées, pendant tout le temps que durent les courses et leurs préliminaires, à une obscurité complète ; car on élève un amphithéâtre de gradins jusqu'à la hauteur du premier étage ; et la place Mayor, qui contient plus de douze cents fenêtres se trouve ainsi tout entière en interdit, expropriée pour cause de divertissement public. Mais personne ne se plaint, car tout le monde s'amuse. Les propriétaires finissent toujours par obtenir une place ou deux dans leur propre maison ; les boutiquiers prennent leurs vacances ; les gens qu'on chasse de chez eux au profit de la fête louent des stalles pour l'aller voir. On n'est pas de meilleure composition ; et aussi bien, monsieur, je ne sais pas de trait plus singulier dans le caractère d'un peuple que celui-là. Il en est un autre cependant qui mérite d'être relevé : dans le plus grand empressement de ce plaisir national, au milieu de ce labyrinthe inextricable de petites rues qui enserrant la place Mayor, dans ces abords encombrés et sous ces galeries fermées au jour *par ordre*, trente mille spectateurs, munis de billets, sans parler de ceux qui n'en ont pas, circulent sans désordre, s'entassent sans cris, et finissent par se placer sans confusion et sans gendarmes. On dirait le chaos qui se débrouille de lui-même et sans l'intervention d'un dieu.

Le coup d'œil que présente la place Mayor une fois qu'on est entré dans son enceinte est un des plus imposants qui se puissent décrire. La place, comme je l'ai dit, forme un carré régulier de deux cents mètres à peu près de longueur sur cent

cinquante de large ; sur ses quatre faces règne un portique auquel sont appuyés les premiers gradins de l'amphithéâtre ; au-dessus s'élèvent les maisons, construites sur un plan uniforme, dans tout le périmètre de la place, d'une architecture simple, mais élégante, et ornées de balcons à leurs trois étages. Au milieu, et sur le même plan que les autres constructions, mais avec un singulier relief d'ornements sculptés et d'éclatantes peintures, se dresse le bâtiment réservé à la famille royale, et au front duquel brille en saillie un dais de velours et d'or magnifique. Ce bâtiment a été autrefois, m'a-t-on dit, le siège de la municipalité de Madrid et le rendez-vous de plus d'un *pronunciamento*. C'est aujourd'hui la résidence de l'Académie d'histoire.

Au-dessus du dais royal flotte le pavillon espagnol. Au premier et au second étage des maisons, les balcons sont recouverts d'une immense tenture d'étoffe rouge pour le premier, jaune pour le second (on sait que ce sont les couleurs espagnoles), laquelle, relevée d'une frange d'argent, fait tout le tour de la place. Au troisième étage, c'est une bande bleue relevée d'or. Tous les balcons sont chargés de spectateurs ; en arrière, et dans la largeur des fenêtres, se dressent des gradins d'un prix inférieur. L'amphithéâtre du rez-de-chaussée est comble. Tous les assistants sont vêtus de leurs habits de fête, et rien ne peut donner une idée de la bonne tenue, de la décence, du calme admirable qui règnent, avant l'ouverture de la course, au milieu de ces flots de spectateurs que contient à peine cet immense espace. Ce calme, il est vrai, va bientôt faire place au déchaînement de toutes les passions qui fermentent dans le cœur d'un véritable *aficionado*, et auxquelles le grand air, la foule, l'émotion et la contagion du spectacle donnent, dans ces représentations extraordinaires, une puissance irrésistible. Mais attendons : tous les préliminaires du spectacle ne sont pas réglés. Il y faut le temps, et en Espagne on met le temps à toute chose, et surtout au plaisir.

Entre une troupe d'archers de la reine, deux cents hommes environ, qui vont se placer, sur trois rangs de profondeur, en avant des gradins qui descendent sous la loge de Sa Majesté.

Cette troupe remplit le vide de la barrière qui partout ailleurs protège l'amphithéâtre contre les assauts du taureau furieux. C'est donc une barrière vivante qui s'étend là au lieu d'une barrière de bois, barrière hérissée de piques et formée avec les poitrines de braves soldats. La reine peut être tranquille, elle est bien gardée.

A gauche de la loge royale, on voit le *toril*. C'est l'endroit où les taureaux sont gardés dans des cages sans jour et d'où ils se précipitent dans l'arène. Au-dessus se place l'orchestre, qui règle le combat, sonne la mort et la victoire. En face du balcon royal se voit le *matadero*, c'est-à-dire l'issue par laquelle sont entraînés les cadavres attachés au croc ; ce sont les gémonies des animaux. L'infirmerie destinée aux hommes était cachée au rez-de-chaussée d'une maison à l'angle gauche de la place.

La reine Isabelle, accompagnée du prince son époux, venait d'arriver. Elle s'était assise dans sa loge, formée d'un long balcon régnant sur dix fenêtres de face, la reine Christine et l'infant don François de Paule à sa droite ; à gauche le roi, la duchesse de Montpensier, le duc de Montpensier et le duc d'Aumale. Des applaudissements qu'on peut bien appeler unanimes accueillent l'entrée de la reine et des princes français. L'assistance était complète ; on n'aurait pu placer dans cette immense enceinte le moindre des enfants de la plus petite école primaire de Madrid ; on n'aurait pas remarqué une tête, un regard, un geste, dans une autre direction que l'arène, vide en ce moment, mais toute pleine d'émotions à venir ; enfin l'éclat et la douceur de la température, la splendeur du soleil déjà incliné sur son couchant, les lignes si pures des constructions dont les toits chargés de spectateurs dessinaient de sombres et curieuses silhouettes sur l'azur du ciel, la variété charmante des couleurs, la richesse des toilettes et des uniformes qu'on distinguait aux premières loges, et cette immense teinte noire formée par la foule des amphithéâtres, et au milieu de laquelle éclataient, comme des pierres précieuses, les yeux si expressifs, si animés et si brillants du peuple espagnol : tout cela formait un spectacle qui, je vous l'avoue, monsieur, au souvenir de ce que j'avais vu de rebutant à la

porte d'Alcala, semblait devoir me tenir lieu et me consoler de tout ce qui allait suivre. Le cadre était si riche, que je me serais volontiers passé du tableau. Mais silence ! la barrière s'ouvre sur le côté qui fait face à la loge royale. Un groupe de *toreadores* se forme en avant. Un d'eux se détache, court au balcon de la reine, met le genou en terre, et demande la permission de commencer la fête. Sa Majesté l'accorde d'un geste. On remarque que le quadrille des *toreros* porte cette fois, au lieu de la *mantera* des courses ordinaires, le vrai chapeau espagnol, en forme de demi-lune, coiffure au surplus fort incommode pour des gladiateurs.

La barrière s'ouvre de nouveau, et l'on voit entrer dans la place (l'arène) quatre voitures à six chevaux, précédées de piqueurs, et sur lesquelles brillent les éclatantes livrées et les antiques armoiries des plus grands noms d'Espagne : c'est le duc d'Altamira, le duc d'Abrantès, le duc d'Ossuna, le duc d'Albe. Que viennent-ils faire ? Ils ont revêtu le grand costume de cour et ceint l'épée comme pour une réception de chevaliers ; leurs chevaux, couverts de harnais magnifiques, ont la crinière tressée d'or et la tête ornée de rubans et de roses pompadour. Une armée d'écuyers et de valets de pied les escorte. Les ducs défilent fièrement le long des barrières, et chacun d'eux s'arrête à son tour devant la loge royale. Que demandent-ils ?

C'est ici le moment de rendre compte d'un usage qui se rattache à la grande tauromachie espagnole. Les *funziones reales*, outre l'avantage qu'elles ont de se distinguer tout à fait des courses ordinaires, soit par la magnificence de l'appareil, soit par le programme du spectacle, ont le privilège d'enrôler des *picadores* de distinction, fils de famille, officiers de l'armée, qu'attirent dans ce danger l'honneur et l'appât de la récompense promise au courage qui ose l'affronter. Les *caballeros* qui consentent à courir le risque d'une course aux taureaux en présence de la reine, un jour de fonction royale, reçoivent pour leur vie, s'ils échappent, une pension de huit mille réaux et le titre d'écuyers de Sa Majesté. L'amorce est friande, et on assure que les concurrents sont nombreux. Cela ne doit pas étonner d'un peuple aussi naturellement in-

trépide que le peuple espagnol. Mais les conditions d'admission sont sévères ; il y faut un renom de vigueur et de courage incontesté, peut-être aussi un peu de faveur. Quoi qu'il en soit, chaque *caballero de plaza*, comme on les appelle, je crois, est obligé de trouver un parrain qui le présente à la reine à l'entrée de la carrière, et qui se fait le répondant de sa loyauté et chevalerie. Les plus grands seigneurs se prêtent volontiers à la dépense et à la fatigue qui résulte pour eux de l'exercice de ce patronage, et font des frais considérables pour donner de l'éclat à leur apparition sur la place. C'est ce qui explique et la somptuosité du cortège dont je viens de donner une description affaiblie, et cette halte où nous avons laissé les voitures devant la loge de Sa Majesté.

Le duc-parrain en descend le premier et il offre la main au *caballero* qui l'accompagne. Tous deux s'inclinent devant la reine qui fait signe qu'elle consent, et ils remontent en voiture. Chaque voiture est suivie par un quadrille de gens du métier, *picadores, chulos, banderilleros* et *espadas*, vêtus de leurs plus beaux costumes, et, après avoir accompli la cérémonie du salut et de la présentation, défile le long des *tablas* (barrières), saluée elle-même par les applaudissements de la foule et les joyeuses fanfares de la musique officielle. Après le défilé des voitures, il y a celui des chevaux de selle, de ceux qui doivent courir sous le *caballero*, et affronter pour lui les redoutables cornes du taureau. Tous ces chevaux, au nombre de trente, viennent des écuries de la reine. Au lieu de ces tristes rossinantes, vouées (passez-moi le mot, il rend à peine la chose) à un étripaillement systématique et inévitable, qui figurent dans les courses ordinaires et en sont la honte et le dégoût, ce sont de nobles coursiers qui sauront se défendre, éviter le taureau, l'attaquer vigoureusement, affronter le danger ou le tourner, suivant les vicissitudes de la lutte, et qui mourront, s'il faut mourir, d'un tout autre air, au grand jour de cette arène triomphante, que sous le couteau du charnier ou sur la paille de l'abattoir.

Les chevaux de la reine, couverts de selles bleues et vertes, la crinière tressée aux couleurs du harnais, conduits par des palefreniers en livrées d'or, après avoir parcouru fièrement

la carrière, sont ramenés dans leurs écuries, moins les quatre qui doivent figurer les premiers ; et alors commence la course par le défilé des combattants. En tête, un peloton de hallebardiers en costume du seizième siècle ; derrière, les *caballeros de plaza*, à cheval, lance à la main. Le premier porte un manteau de velours bleu et des plumes blanches et jaunes à son chapeau ; le second, un manteau vert, plumes vertes et blanches ; le troisième, un manteau rouge, plumes de même couleur ; le quatrième, un manteau vert et des plumes noires. Chacun d'eux a une épée suspendue à sa ceinture et qui bat les flancs du cheval. Les culottes et les bottines de peau, armées de longs éperons, complètent le costume. Entre chaque cavalier, marche à pied une sorte de *comitiva*, composée d'écuyers revêtus de manteaux bleus avec des capes rouges, portant sur une espèce de plastron les armoiries des seigneurs-duc, et suivis par un quadrille de *toreadores* de profession, lesquels ont chacun le costume de leur emploi. On sait que rien n'est plus élégant, plus brodé, plus pimpant et plus lesté que l'accoutrement de ces hommes dont le métier est d'affronter une mort horrible, quatre fois par mois pour le moins, pendant les deux tiers de l'année...

A la queue du cortège marchent les alguazils à cheval, couverts du manteau noir traditionnel, le chapeau à plumes sur la tête, la baguette de police à la main ; au lieu de saluer seulement la loge royale comme tous ceux qui les ont précédés, ils s'y arrêtent, forment une ligne de bataille en face des hallebardiers, les yeux fixés sur les personnes royales, immobiles et imperturbables, autant que le permet la fortune du combat ; car il arrive vingt fois, pendant le cours de la joute, que le taureau se dirige avec des intentions perfides du côté de ces respectables surveillants de l'ordre public, qui alors sont bien obligés de quitter la place avec toute sorte de confusion et de péripéties divertissantes ; l'un est emporté par son cheval et perd son chapeau ; l'autre perd la tête, ce qui est plus grave, et vide les arçons. Un d'eux, entraîné par une course rapide et effrénée, fit trois fois le tour de l'arène, suspendu des deux mains à sa selle, et ne s'arrêta que pour tomber sous la corne du taureau. Par bonheur, un toreador

le sauva. Tous ces incidents excitent dans la foule un rire homérique, une hilarité foudroyante et des applaudissements furieux. Les alguazils, qui ont l'air d'être là pour l'ordre public, n'y sont en réalité que pour le plaisir de la multitude. Ce sont les niais et les paillasses du drame, avec cette différence que, faisant ce métier sans vocation décidée comme les paillasses ordinaires, ils n'en sont que plus amusants pour la foule. « Cet âge est sans pitié! » Cela peut se dire des peuples comme des enfants.

Après les alguazils viennent les attelages de mules destinés à l'enlèvement des cadavres; des muletiers en veste de velours bleu relevé par deux rangs de boutons d'argent, conduisent comme pour une fête ces indociles pourvoyeurs du charnier, qui marchent trois par trois, richement enharnachés et agitant des colliers de sonnettes retentissantes.

Alors un des alguazils sort des rangs et met le genou en terre. Le président de la *funzion reale* jette, du haut de la loge de Sa Majesté, les clefs du *toril* entourées de rubans roses. L'alguazil remonte à cheval, court au *toril* et remet les clefs au gardien. Au même instant sonne une fanfare; une nuée de pigeons de toutes couleurs s'échappe d'une volière et fuit à tire-d'aile par-dessus la tête des spectateurs, pendant que la porte du *toril* s'ouvre, et que, furieux d'une longue réclusion, l'œil hagard, la tête au vent, à la fois étonné et excité par le ciel éclatant, les cris de la foule et les couleurs ennemies qui étincellent au loin sur la place, le taureau se précipite, comme avide de livrer son dernier combat et de hâter sa dernière heure.

Le combat commence...

Les quatre premiers taureaux appartiennent de droit aux *caballeros de plaza*. Aussi sont-ils là tous les quatre, la lance au poing, le corps en avant, le genou rivé à la selle, l'œil fixé sur le redoutable ennemi qui s'avance. Quant à lui, du premier bond il a mis le désordre dans la place; les alguazils sont en fuite, les hallebardiers ont baissé leurs piques, les *toreadores* ont sauté la barrière ou se sont couchés à terre sous la protection des hallebardes; la terreur est partout... D'un second bond, le taureau aborde un des *caballeros* et le

renverse; d'un troisième coup de corne il blesse grièvement un cheval qui s'échappe emportant avec lui son cavalier. Jamais combat n'avait commencé avec des apparences plus terribles; et sans la retraite éperdue des alguazils qui entretenait la bonne humeur dans l'assistance, le drame semblait tourner au tragique. Le taureau poursuivait sa victoire; mais il avait compté sans Romero.

Don Romero est un des officiers du régiment de la reine Christine. Il est jeune, hardi, d'une force et d'une adresse qu'on va juger à l'œuvre. Il portait le manteau vert à la Henri III avec la toque aux plumes de même couleur. Il montait un cheval ardent et souple, qu'il maniait avec une grâce admirable en présence d'un si grand danger. Don Romero, voyant le taureau maître du terrain, pousse au monstre, comme l'Hippolyte de Racine, mais avec plus de succès. Du premier coup de lance sa défaite est assurée. Le fer est resté dans la plaie; l'animal pousse un mugissement affreux, et bientôt harcelé, tourmenté par la troupe des *toreadores*, livré à une rage impuissante, il succombe. Un coup de couteau l'achève. Les fanfares sonnent la victoire de don Romero, qui vient saluer la loge royale au milieu des applaudissements de la foule. Les *aficionados* font remarquer en ce moment aux spectateurs novices, comme moi, que toutes les règles de la tauromachie sont suspendues en l'honneur du *caballero*. C'est lui qui remplit, à cheval, le rôle du *matador*. Tout le reste est sacrifié à son succès; et les plus renommés champions de la place, Montès lui-même, ne semblent en ce moment que des comparses chargés de l'escorter, de le faire valoir, de lui ménager des coups décisifs, et de célébrer ses vertus et son triomphe, comme un chœur de tragédie grecque.

Le taureau qui entre dans l'arène après ce premier combat avait la vie dure. Le *caballero* le frappe cinq fois de sa lance; l'animal ne tombe qu'au cinquième coup.

Le troisième taureau se précipite avec une telle fureur sur l'intrépide Romero qu'il renverse son cheval; mais don Romero lui fait, en tombant et sans vider les arçons, une blessure mortelle. Le cheval se relève et le cavalier avec lui. Le taureau va tomber à quelques pas. Des applaudissements fré-

nétiques accueillent ce coup extraordinaire et presque unique dans les annales de la tauromachie.

Enfin le même vainqueur mit fin à la lutte des *caballeros* en tuant de deux coups de sa lance le quatrième et dernier ennemi qui se présente. Ses compagnons, blessés et désarçonnés, ont successivement quitté la place. Lui seul a soutenu le combat jusqu'au bout, sans avoir ni souillé son manteau, ni laissé tomber sa toque, ni dérangé sa coiffure. Il ramène son cheval blessé, mais vainqueur, et, après avoir fait le tour de l'amphithéâtre au milieu des témoignages d'un enthousiasme universel, il se retire enfin sur un ordre gracieux de la reine, non sans avoir exécuté quelques voltes hardies avec l'adresse d'un cavalier accompli.

J'ai vu bien des ovations dramatiques dans ma vie, monsieur ; je n'ai rien vu de pareil au triomphe de Romero. Il y a des capitaines qui ont gagné des batailles rangées, et qui n'ont pas reçu un tel accueil en rentrant dans leur patrie. Combien de héros qui ont contribué par leur courage et au prix de leur sang à l'indépendance de l'Espagne, et qui auraient pu être jaloux en ce moment de la gloire de Romero ! Pour moi, je savais un gré infini à ce *caballero* de m'avoir sauvé l'horreur de ces boucheries officielles, en y transportant un genre d'intrépidité inattendue et chevaleresque qui se fait désirer dans ces fêtes sanglantes. La tauromachie venait d'avoir son carrousel héroïque. Ces scènes me reportaient par l'imagination aux plus vaillantes passes d'armes et aux plus nobles coups d'épée de nos aïeux. Mais ce n'était que le premier acte du drame ; il en avait deux...

Madrid, le 17 octobre 1846.

. Je vous ai donné, dans ma lettre d'hier, le récit du premier acte de la course royale du 16. C'était l'acte héroïque. Ma tâche était facile. Elle est moins agréable aujourd'hui. Nous sortons de la tauromachie d'amateurs pour entrer